

Contes de Perrault

Perrault, Charles (1628-1703). Auteur du texte. Contes de Perrault. 1930.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

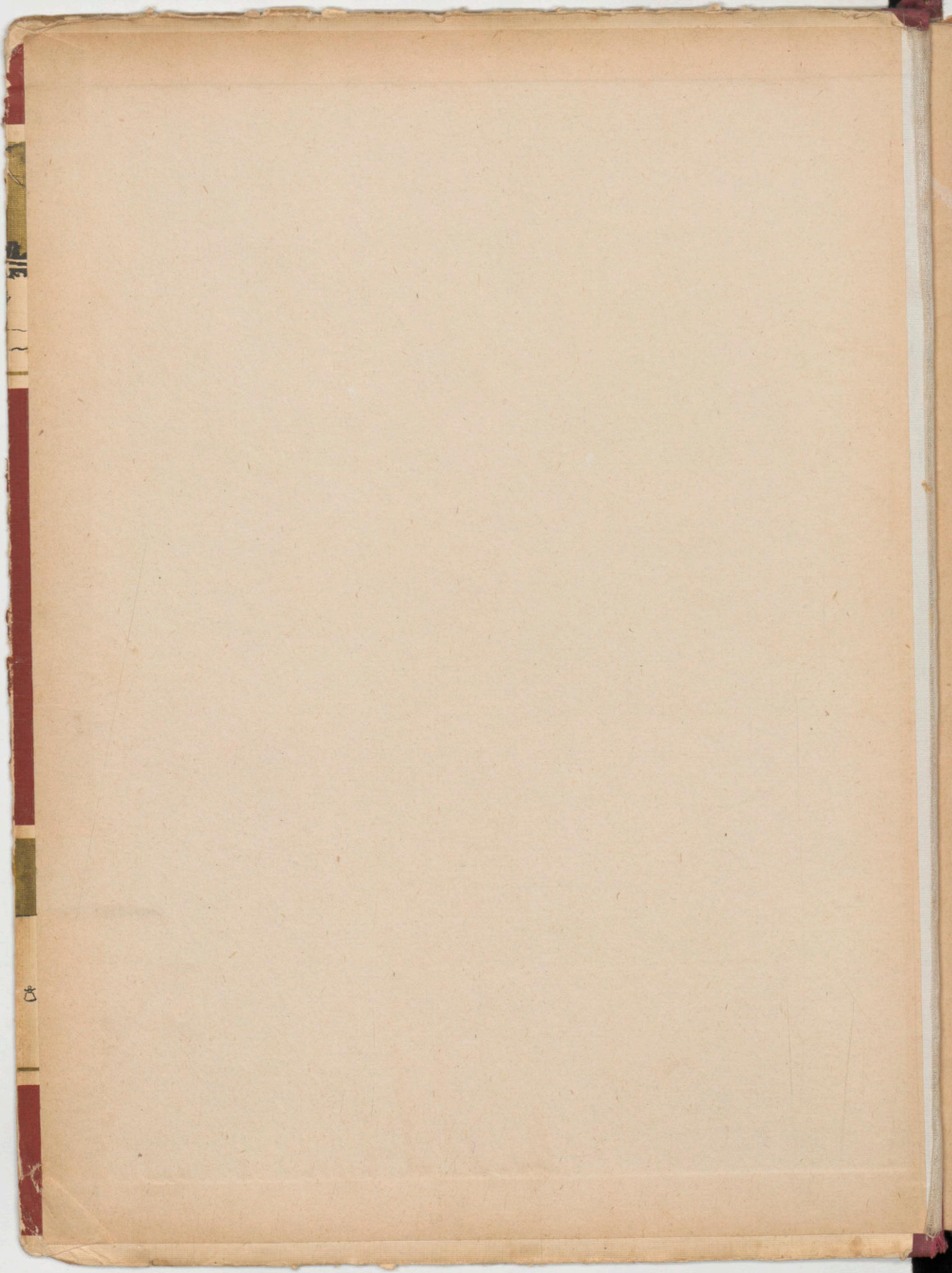
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.



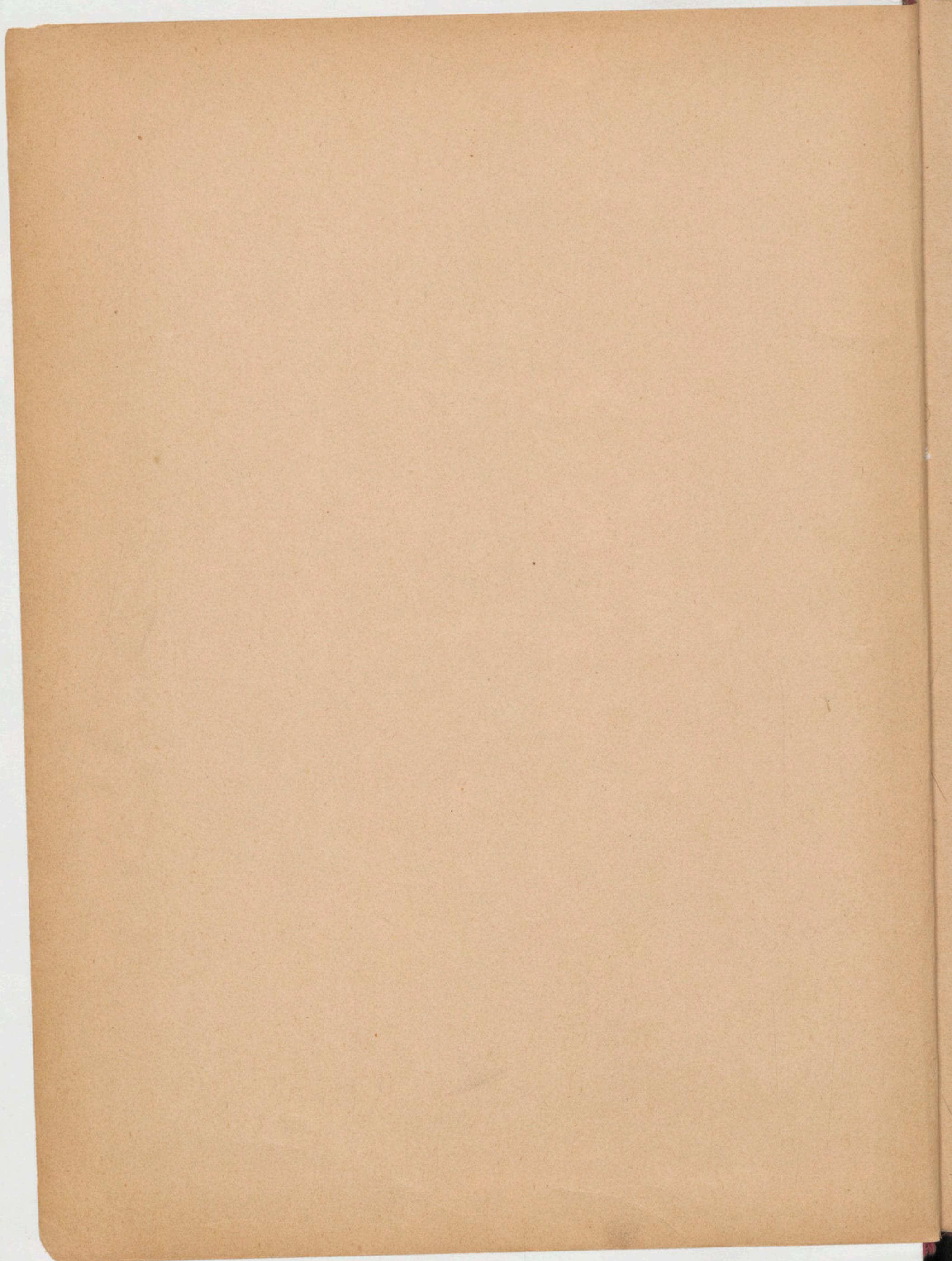
CONTES de Ferrault

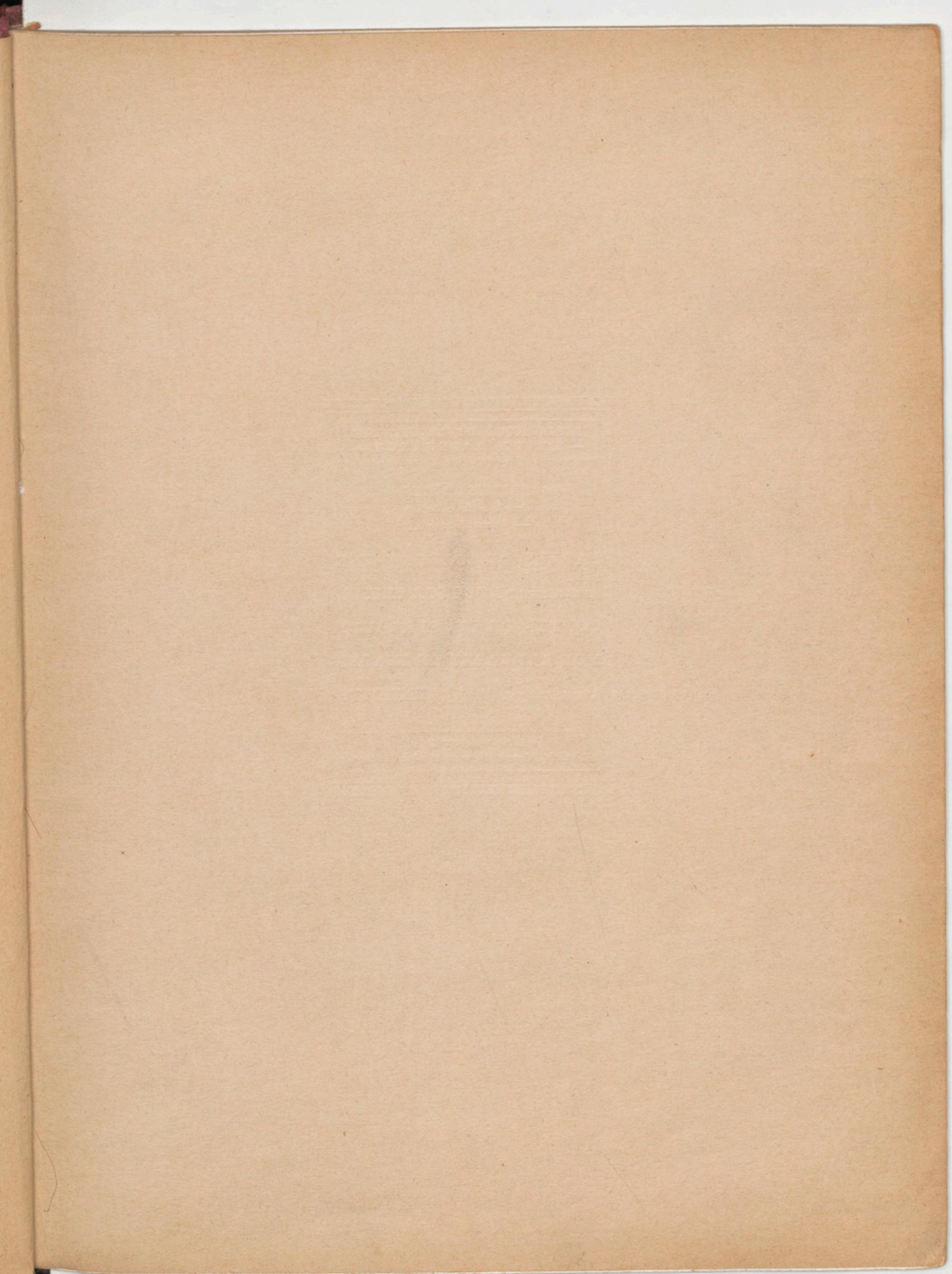


LIBRAIRIES-IMPRIMERIES RÉUNIES L. MARTINET
7, rue Saint-Benoit. PARIS



1041690





BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE
— ET DE L'ENFANCE —

ALBUMS PARUS

dans la même collection

— format 33×25 —

FABLES DE LA FONTAINE

AVENTURES DE ROBINSON CRUSOÉ

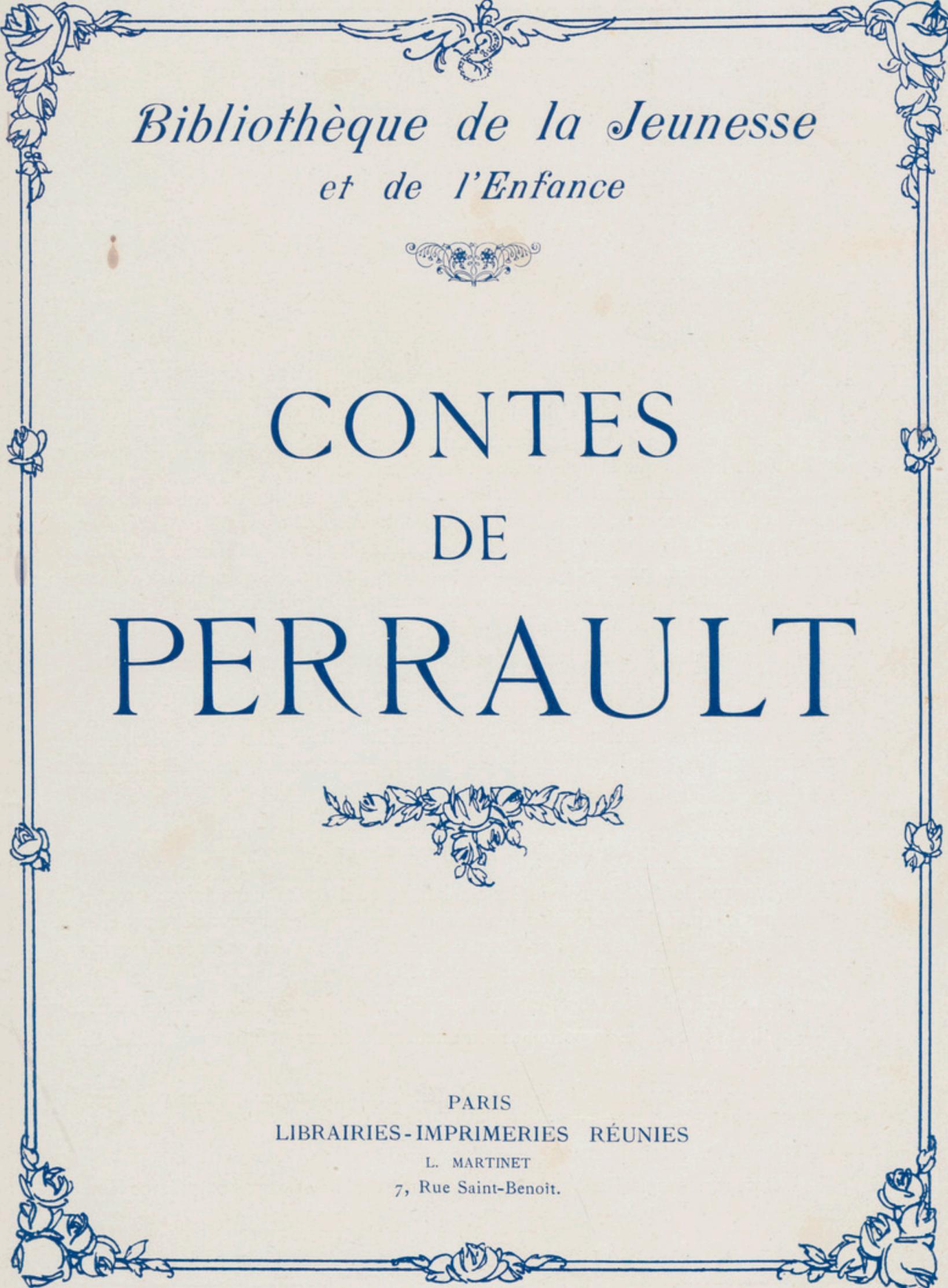
CONTES DE CH. PERRAULT

MON ALPHABET EN IMAGES

AVENTURES DE DON QUICHOTTE

EN VENTE :

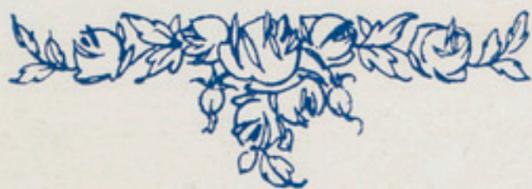
Librairies, Grands Magasins et chez l'Éditeur



*Bibliothèque de la Jeunesse
et de l'Enfance*



CONTES
DE
PERRAULT



PARIS
LIBRAIRIES-IMPRIMERIES RÉUNIES
L. MARTINET
7, Rue Saint-Benoit.



CENDRILLON

IL était une fois un gentilhomme qui s'était remarié avec une femme hautaine et fière, mère de deux filles qui lui ressemblaient. Le mari avait, de son côté, une jeune fille d'une douceur et d'une bonté sans pareilles. Les noces ne furent pas plus tôt terminées que la belle-mère fit éclater sa jalousie : elle ne put souffrir les qualités de cette jeune enfant qui rendaient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargeait de tous les gros ouvrages de la maison : c'était elle qui faisait la lessive, lavait la vaisselle, frottait la chambre de madame et celle de mesdemoiselles. Elle couchait au grenier sur une méchante paille, pendant que ses sœurs avaient de belles chambres avec des lits à la dernière mode, et des miroirs où elles se voyaient des pieds jusqu'à la tête.

La pauvre enfant souffrait tout avec patience et n'osait se plaindre à son père, car celui-ci obéissait aveuglément à sa femme. Lorsqu'elle avait fait son ouvrage, elle allait s'asseoir au coin de la grande cheminée, tout près des cendres, si bien que ses sœurs avaient pris l'habitude de l'appeler Cendrillon. Cependant, Cendrillon, avec ses méchants habits, était bien cent fois plus belle que ses sœurs, bien qu'elles fussent vêtues magnifiquement.

Le fils du roi donne un bal.

Il arriva que le fils du roi donna un bal et qu'il invita dans le pays toutes les personnes de rang élevé. Nos deux demoiselles furent priées d'y assister : car elles étaient filles de gentilhomme. Les voilà transportées de joie et fort occupées à choisir les robes et les coiffures qui leur iraient le mieux.

— Moi, dit l'aînée, je mettrai ma robe de velours et ma garniture d'Angleterre.

— Moi, dit la cadette, je porterai mon manteau à fleurs d'or et mon collier de diamants.

Cendrillon, qui avait très bon goût, s'offrit à les coiffer ; ce qu'elles voulurent bien. En les coiffant, elles lui disaient :

— Cendrillon, serais-tu heureuse d'aller au bal ?

— Hélas ! mesdemoiselles, vous vous moquez de moi ; ce n'est pas ce qu'il me faut.



CENDRILLON EST CHARGÉE DE FAIRE LA LESSIVE

— Tu as raison, on rirait bien si on voyait une cendrillon aller au bal. Enfin, l'heureux jour arriva. On partit et Cendrillon les suivit des yeux le plus longtemps qu'elle put. Lorsqu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer.

La fée, marraine de Cendrillon, vient au secours de sa filleule.

Sa marraine, la voyant tout en pleurs, lui demanda ce qu'elle avait.

— Je voudrais bien... je voudrais bien...

Elle pleurait si fort, qu'elle ne put achever. Sa marraine, qui était fée, lui dit :

— Tu voudrais bien aller au bal, n'est-ce pas ?

— Hélas ! oui, dit Cendrillon en soupirant.

— Eh bien ! tu seras bonne fille, dit sa marraine, et je t'y ferai aller. » —

Elle la mena dans sa chambre et lui dit : « Va dans le jardin et apporte-moi une citrouille. » Cendrillon revint aussitôt avec la plus belle citrouille du jardin, ne pouvant deviner comment cette citrouille la pouvait faire aller au bal. Sa marraine la creusa, et, n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette, et la citrouille fut aussitôt changée en un beau carrosse tout doré. Ensuite, elle alla regarder dans sa souricière, où elle trouva six souris vivantes. Elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la souricière et, à chaque souris qui sortait, elle lui donnait un coup de sa baguette, et la souris était aussitôt changée en un beau cheval. Ce qui fit un bel attelage de six chevaux d'un beau gris de souris pommelé. Comme elle était en peine de quoi elle ferait un cocher :

— Je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a point quelque rat dans la ratière.

Cendrillon lui apporta la ratière où il y avait trois gros rats. La fée en prit un, à cause de sa grande moustache, et, l'ayant touché, il fut changé en un gros cocher qui portait une moustache superbe. Ensuite, elle lui dit :

« Va dans le jardin, tu y trouveras six lézards derrière l'arrosoir ; apporte-les moi. » Elle ne les eut pas plus tôt apportés que la marraine les changea en six laquais qui montèrent aussitôt derrière le carrosse, avec leurs habits chamarrés, et qui s'y tenaient assis comme s'ils n'eussent fait autre chose de toute leur vie.

Puis la fée changea les pauvres habits de Cendrillon en vêtements de drap d'or et d'argent tout chamarrés de pierreries. Elle lui donna ensuite une paire de pantoufles de verre, les plus jolies du monde.

Quand elle fut ainsi parée, elle monta en carrosse ; mais sa marraine lui recommanda surtout de ne pas passer minuit, l'avertissant que, si elle demeurait au bal après l'heure indiquée, son carrosse redeviendrait citrouille, ses chevaux des souris, ses laquais des lézards et qu'elle reprendrait sa robe de tous les jours. Cendrillon promit de l'écouter et, ne se sentant pas de joie, partit.



LA FÉE VA TRANSFORMER LA CITROUILLE EN CARROSSE

Cendrillon, au bal, chez le roi.

On avertit le fils du roi qu'il venait d'arriver une grande princesse qu'on ne connaissait point. Il courut la recevoir, lui donna la main à la descente du carrosse et la mena dans la salle où se trouvaient les invités. Il se fit alors un grand silence; on cessa de danser et les violons ne jouèrent plus, tant on était occupé à admirer les beautés de cette inconnue. On n'entendait qu'un bruit confus :

— Ah! qu'elle est belle!

Le roi même ne se lassait pas de la regarder et dit tout bas à la reine qu'il y avait longtemps qu'il n'avait vu une si belle et si aimable personne. Toutes les dames étaient attentives à considérer sa coiffure et ses habits, pour essayer d'en avoir de semblables dès le lendemain.

Le fils du roi la mit à la place la plus honorable, et ensuite la prit par la main pour la mener danser. Elle dansa avec tant de grâce qu'on l'admira encore davantage. On apporta une fort belle collation dont le jeune prince ne mangea point, tant il était occupé à l'admirer. Elle alla s'asseoir auprès de ses sœurs, et leur fit mille honnêtetés; elle leur offrit des oranges et des citrons que le prince lui avait donnés, ce qui les étonna fort, car elles ne la reconnaissaient point. Tout en causant, Cendrillon entendit sonner onze heures trois quarts; elle fit aussitôt une grande révérence à la compagnie et s'en alla le plus vite qu'elle put.

Retour du bal.

Comme elle était occupée à raconter à sa marraine tout ce qui s'était passé au bal, les deux sœurs frappèrent à la porte. Cendrillon alla leur ouvrir.

— Que vous êtes longues à revenir! leur dit-elle en bâillant, en se frottant les yeux, comme si elle venait de se réveiller.

— Si tu étais allée au bal, lui dit une de ses sœurs, tu ne t'y serais pas ennuyée; il est venu la plus belle princesse qu'on puisse jamais voir; elle nous a fait mille gentilleses; elle nous a donné des oranges et des citrons.

Cendrillon ne se sentait pas de joie; elle leur demanda le nom de cette princesse. Mais elles lui répondirent qu'on ne la connaissait pas, que le fils du roi donnerait toute chose au monde pour savoir qui elle était.

— Elle était donc bien belle! Mon Dieu, que vous êtes heureuses; ne pourrais-je point la voir?

Cendrillon s'attendait bien au refus de ses sœurs; d'ailleurs elle aurait été bien embarrassée si elles eussent accepté de l'emmener au bal.

Cendrillon perd une de ses petites pantoufles de verre.

Le lendemain, les deux sœurs allèrent au bal et Cendrillon aussi, mais encore mieux parée que la première fois. Le fils du roi fut toujours auprès d'elle et lui fit toutes sortes d'amabilités. La jeune demoiselle ne s'ennuyait point et oublia ce que sa marraine lui avait recommandé, de sorte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit, lorsqu'elle croyait qu'il n'était que onze heures. Elle se leva et s'enfuit prestement. Le prince la suivit mais ne put la rattraper. Dans sa fuite, elle laissa tomber une de ses pantoufles de verre, que le prince ramassa avec soin.

Cendrillon arriva chez elle bien essoufflée, sans carrosse, sans laquais, avec ses pauvres habits, rien ne lui étant resté de toute sa magnificence qu'une de ses petites pantoufles.

Le prince à la recherche de Cendrillon.

Le fils du roi, fort amoureux de la belle princesse, fit publier à son de trompe qu'il épouserait celle dont le pied irait juste à la mignonne chaussure. On commença à l'essayer aux princesses, ensuite aux duchesses et à toute la Cour, mais inutilement. On la porta aux deux sœurs qui firent tout leur possible pour y faire entrer leur pied ; mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon, qui la regardait et qui la reconnut, dit en riant : « Voulez-vous que je voie si elle n'irait pas à mon pied ! »

Ses sœurs se mirent à rire et à se moquer d'elle. Le gentilhomme, qui faisait l'essai de la pantoufle, trouvant Cendrillon fort belle, dit que cela était juste et qu'il avait l'ordre de l'essayer à toutes les filles. Il fit asseoir Cendrillon et fut fort surpris de voir que la pantoufle la chaussait parfaitement. L'étonnement des deux sœurs fut grand ; mais il fut plus grand encore quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pantoufle qu'elle mit à son pied. A ce moment, arriva la marraine qui, ayant donné un coup de baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques qu'ils ne l'avaient été.

Le fils du roi épouse Cendrillon.

Alors, ses deux sœurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avaient vue au bal. Elles se jetèrent à ses pieds pour lui demander pardon de leur méchanceté. Cendrillon les releva et leur dit, en les embrassant, qu'elle leur pardonnait de bon cœur.

On la mena chez le jeune prince, parée comme elle était. Il la trouva encore plus belle que jamais et, peu de jours après, il l'épousa.

Cendrillon, qui était aussi bonne que belle, fit loger ses deux sœurs au palais et les maria, dès le jour même, à deux grands seigneurs de la cour.



CENDRILLON ESSAIE LA PANTOUFLE DE VERRE

PEAU - D'ANE

Un âne extraordinaire.

L était une fois un roi si grand, si aimé de ses peuples, si respecté de tous ses voisins, qu'on pouvait dire qu'il était le plus heureux de tous les monarques. Il avait fait choix d'une princesse aussi belle que vertueuse qui avait donné le jour à une fille pleine de grâces et de charmes.

La magnificence, l'abondance régnaient dans son palais. Les ministres étaient sages et habiles; les courtisans vertueux et attachés; les domestiques fidèles et laborieux; les écuries vastes et remplies des plus beaux chevaux du monde. Mais ce qui étonnait les étrangers qui venaient admirer ses belles écuries, c'est qu'à l'endroit le plus en vue, un âne superbe dressait de longues oreilles.

Ce n'était pas par pure fantaisie, mais avec raison, que le roi lui avait donné la place d'honneur. Les vertus de ce rare animal méritaient cette distinction, car, tous les matins, sa litière, au lieu d'être malpropre, était couverte, à profusion, de beaux écus et de louis d'or qu'on allait recueillir à son réveil.

La reine meurt.

Le bonheur du roi, hélas! ne fut pas de longue durée. La reine fut tout à coup atteinte d'une terrible maladie. Malgré la science et l'habileté des médecins, on ne put trouver aucun secours. La désolation fut générale.

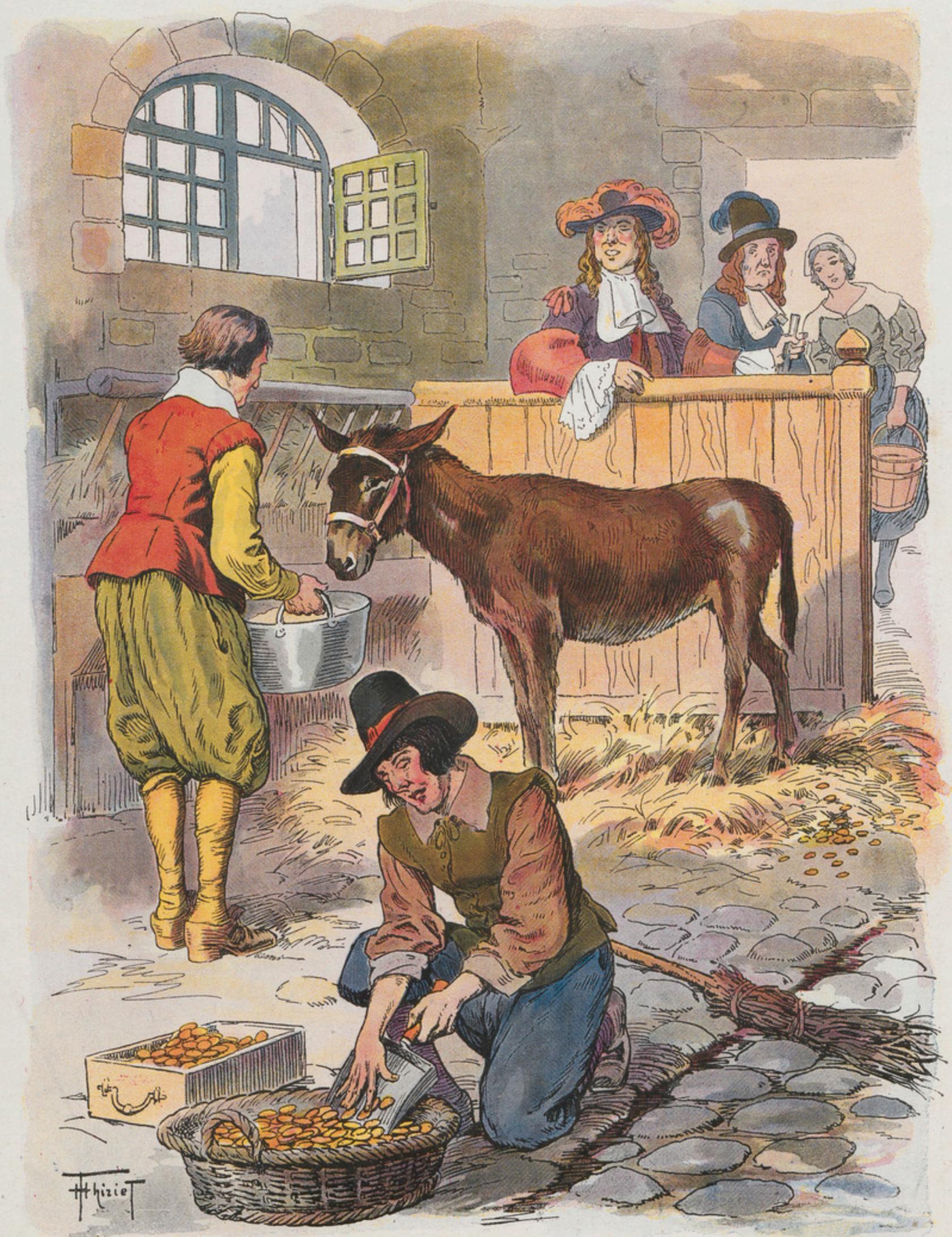
La reine, sentant sa dernière heure approcher, dit à son époux qui fondait en larmes : « Trouvez bon, avant que je meure, que vous me promettiez une chose : c'est que, s'il vous prenait envie de vous remarier, vous ne le fassiez qu'après avoir trouvé une princesse plus belle que moi. »

On suppose que la reine avait exigé ce serment, pensant bien que personne au monde ne pouvait l'égaliser en beauté, et qu'ainsi le roi ne se remarierait jamais. Elle mourut. Jamais mari ne fit tant de lamentations; il pleura, sanglota jour et nuit.

On décide le roi à se remarier.

Les grandes douleurs ne durent pas. D'ailleurs les grands de l'Etat s'assemblèrent et vinrent en corps demander au roi de se remarier. Ne fallait-il pas que l'Etat ait





LE ROI POSSÉDAIT UN ANE EXTRAORDINAIRE

des princes pour son repos et sa tranquillité! Le roi, en larmes, promit qu'il songerait à les contenter.

Chaque jour, on lui apportait des portraits charmants, mais aucune personne n'avait les grâces de la reine défunte.

Malheureusement, il s'avisa de trouver que l'infante, sa fille, était non seulement belle et affectueuse, mais qu'elle surpassait encore de beaucoup la reine, sa mère, en esprit et en charme. Il ne put le cacher à l'infante et lui dit qu'il avait résolu de l'épouser, puisqu'elle seule pouvait le dégager de sa promesse.

La jeune princesse fut désolée de cette étrange proposition. Elle se jeta aux pieds du roi, son père, et le conjura de toutes ses forces d'abandonner son projet. Mais rien ne le fit renoncer à son idée.

La Fée des Lilas au secours de l'infante.

Alors, elle pensa appeler à son secours la Fée des Lilas, sa marraine. Elle partit, la même nuit, dans un joli cabriolet, attelé d'un gros mouton. La fée, qui aimait l'infante, lui dit qu'elle connaissait ses peines et lui conseilla de demander à son père des choses impossibles. La princesse remercia bien sa marraine et, dès le lendemain matin, elle dit au roi son père qu'on ne tirerait d'elle aucun aveu qu'elle n'eût la robe couleur du temps.

Le roi, ravi de l'espérance qu'elle lui donnait, rassembla les plus fameux ouvriers et leur commanda cette robe sous la condition que, s'ils ne pouvaient réussir, il les ferait tous pendre. Le second jour, ils apportèrent la robe si désirée. L'infante en fut bien peinée et ne savait comment se tirer d'embarras. Il fallut recourir encore à la marraine qui lui dit d'en demander une couleur de la lune.

Le roi, ne pouvant rien lui refuser, lui présenta en moins de vingt-quatre heures la superbe robe couleur de la lune. La fée des Lilas vint encore au secours de la princesse affligée. Après lui avoir conseillé de demander une robe couleur de soleil que le roi réussit encore à obtenir de ses ouvriers, robe que tous ceux qui la virent déployée furent obligés de fermer les yeux tant ils furent éblouis, elle lui dit de réclamer la peau de cet âne que son père aimait passionnément et qui le rendait si riche. Le pauvre âne fut sacrifié et la peau apportée à l'infante.

La jeune princesse s'enfuit du palais, revêtue de la peau de l'âne.

La jeune princesse ne pouvait donc pas empêcher le projet de se réaliser.

« Enveloppez-vous de cette peau, sortez de ce palais, et allez tant que terre pourra vous porter ; Dieu saura vous récompenser. Allez, j'aurai soin que votre toilette, vos bijoux vous suivent partout. Voici ma baguette », dit la marraine à l'infante, qui l'embrassa mille fois. Affublée de cette vilaine peau, après s'être



PEAU-D'ANE EST ENGAGÉE POUR SOIGNER LES DINDONS

barbouillée de suie, la malheureuse princesse sortit du palais. Elle alla loin, bien loin, sans parvenir à se placer, tellement on la trouvait crasseuse. Cependant, une fermière l'engagea pour laver les torchons, nettoyer les dindons et l'auge des cochons.

On la mit dans un coin reculé de la cuisine, où elle fut les premiers jours en butte aux plaisanteries grossières de la valetaille, tant sa peau d'âne la rendait sale et repoussante. Elle conduisait les moutons et menait les dindons aux champs.

Pauvre princesse! Son seul plaisir était, les jours de fête et les dimanches, de s'enfermer seule dans sa chambre et de revêtir les robes couleurs du temps, de la lune et du soleil que le pouvoir magique de la baguette de la fée faisait sortir de la terre.

Le fils du roi amoureux de Peau-d'Âne.

Un jour de fête que Peau-d'Âne s'était parée de la robe couleur de soleil, le fils du roi, à qui cette ferme appartenait, vint y descendre pour s'y reposer au retour d'une chasse. Ce prince était jeune, beau et admirablement bien fait. En visitant la ferme, il entra dans une sombre allée, au bout de laquelle il vit une porte fermée. La curiosité lui fit mettre l'œil à la serrure. Quelle ne fut pas sa stupéfaction d'apercevoir une princesse si belle et si richement vêtue, qu'à son air noble et modeste il prit pour une divinité!

Il sortit avec peine de cette allée obscure et s'informa de la personne qui demeurait dans cette petite chambre. On lui répondit que c'était une souillon qu'on nommait Peau-d'Âne, à cause de la peau dont elle s'habillait, et qu'elle était si sale et si crasseuse que personne ne la regardait, ni ne lui parlait. Le prince, peu satisfait de ces explications, vit bien que ces gens grossiers n'en savaient pas davantage, et qu'il était inutile de les questionner. Il revint au palais du roi son père, plus amoureux qu'on ne peut dire, ayant continuellement devant les yeux l'image éblouissante de cette beauté qu'il avait vue par le trou de la serrure.

Le fils du roi tombe gravement malade.

Une fièvre si terrible s'empara de lui que bientôt il fut à toute extrémité. La reine, sa mère, qui n'avait que cet enfant, se désespérait de ce que tous les remèdes étaient inutiles. Elle promettait en vain les plus grandes récompenses aux médecins. Enfin ceux-ci devinèrent qu'un mortel chagrin causait cette maladie. Ils en avertirent la reine qui, toute pleine de tendresse pour son fils, vint le supplier de ne lui rien cacher. « Je te promets qu'il te sera accordé tout ce que tu désires. »

— Eh bien! ma mère, puisqu'il faut vous déclarer ma pensée, je vais vous obéir. Je désire que Peau-d'Âne me fasse un gâteau. »



LE JEUNE PRINCE APERÇOIT PEAU-D'ANE PAR LE TROU DE LA SERRURE

La reine, étonnée de ce nom bizarre, demanda qui était cette Peau-d'Ane.

— C'est, Madame, reprit un de ses officiers, qui par hasard avait vu cette fille, c'est, dit-il, la plus vilaine bête après le loup ; une peau noire, une crasseuse qui loge dans votre métairie et qui garde vos dindons.

On ordonna donc à Peau-d'Ane de faire de son mieux un gâteau pour le prince. Peau-d'Ane, ravie de trouver un moyen d'être connue du fils du roi, s'enferma dans sa chambre, jeta sa vilaine peau, se lava la figure et les mains, se coiffa de ses blonds cheveux, mit un beau corset d'argent brillant, puis prit de la plus pure farine, des œufs et du beurre bien frais et se mit à faire le gâteau tant désiré.

En travaillant, il se trouva qu'une bague qu'elle avait au doigt tomba dans la pâte et s'y mêla.

L'officier apporta au prince le gâteau cuit qu'il mangea avidement. Il faillit s'étrangler avec la bague ; l'ayant retirée de sa bouche, il fut émerveillé de la fine émeraude montée sur un jonc d'or dont le cercle était étroit au possible. Il baisa mille fois cette bague, la mit sous son chevet et l'en tirait à tout moment. Cependant la fièvre le reprit fortement. La reine en l'embrassant, ayant deviné la cause de son mal, lui déclara qu'elle lui donnerait la personne qu'il voulait. Le prince, attendri par les larmes et les caresses de sa mère, lui avoua, en tirant l'émeraude de dessous son chevet, qu'il épouserait celle à qui cette bague irait.

Le mariage de Peau-d'Ane.

On fit publier à son de trompe, dans tout le royaume, que les filles à marier eussent à venir essayer cette bague merveilleuse. Les princesses et les duchesses vinrent d'abord, ensuite les marquises et les baronnes ; il en fallut venir aux cuisinières, aux gardeuses de moutons : personne ne put mettre la bague.

Alors, le prince demanda Peau-d'Ane, et tout en riant, on l'alla chercher. Elle se présenta à la Cour. Quel étonnement ce fut, lorsque de dessous cette peau noire et crasseuse sortit une petite main délicate, blanche et couleur de rose, où la bague s'ajusta sans peine. Elle rejeta sa peau d'âne et parut d'une beauté si ravissante que le prince la reconnut et se mit à ses genoux. Le roi et la reine vinrent l'embrasser de toute leur force et lui demander si elle voulait bien épouser leur fils. A cet instant, le plafond du salon s'ouvrit et la Fée des Lilas, descendant dans un char fait de branches et de fleurs de son nom, conta, avec beaucoup de grâce, l'histoire de l'infante.

Le père de la princesse, malgré l'affection qu'il avait pour sa fille, donna son consentement à cet illustre mariage et assista aux fêtes somptueuses qui durèrent près de trois mois.



LE PRINCE DEMANDE PEAU-D'ANE EN MARIAGE

LE CHAT BOTTÉ

Un chat bien rusé.

UN meunier ne laissa pour tous biens à ses trois enfants que son moulin, son âne et son chat. Le partage fut bientôt fait. L'aîné eut le moulin, le second l'âne, et le plus jeune n'eut que le chat.

Ce dernier ne pouvait se consoler d'avoir un si pauvre lot.

— « Mes frères, disait-il, pourront gagner leur vie honnêtement en se mettant ensemble; mais moi, lorsque j'aurai mangé mon chat et que je me serai fait un manchon de sa peau, il faudra que je meure de faim. »

Le chat, qui entendit ce discours, lui dit d'un air sérieux :

— « Ne vous affligez donc point, mon maître; vous n'avez qu'à me donner un sac et me faire confectionner une paire de bottes pour aller dans les broussailles et vous verrez que vous n'êtes pas si mal partagé que vous croyez. »

Son maître savait que son chat était rusé; il lui avait vu faire tant de tours pour prendre les rats et les souris, comme se pendre par les pieds ou se cacher dans la farine pour faire le mort, qu'il ne désespéra pas d'en être secouru dans la misère.

Comment le chat botté fait connaître au roi le nom de son maître.

Lorsque le chat fut en possession de ce qu'il avait demandé, il se botta bravement, et, mettant le sac à son cou, il en prit les cordons avec ses deux pattes de devant et s'en alla dans une garenne où il y avait grand nombre de lapins. Il mit du son et de l'herbe dans son sac, fit le mort et attendit que quelque jeune lapin étourdi vînt s'y fourrer pour manger ce qu'il y avait mis. A peine fut-il couché, qu'un jeune sot parmi les lapins entra dans le sac. Aussitôt, le maître chat, tirant les cordons, le prit et le tua sans pitié. Tout glorieux de sa chasse, il s'en alla chez le roi, lui fit une grande révérence et lui dit :

— « Voilà, sire, un lapin de garenne que M. le marquis de Carabas (c'était le





PARTAGE DE L'HÉRITAGE DU MEUNIER ENTRE SES TROIS FILS

nom qu'il avait pris fantaisie de donner à son maître) m'a chargé de vous présenter de sa part. »

— « Dis à ton maître, répondit le roi, que je le remercie et qu'il me fait plaisir. »

Une autre fois, il alla se cacher dans les blés, tenant toujours son sac ouvert. Lorsque deux perdrix y furent entrées, il tira les cordons et les prit toutes les deux. Il alla ensuite les présenter au roi, comme il avait fait du lapin de garenne. Le roi reçut encore avec satisfaction les deux perdrix et lui remit un pourboire.

Le chat continua ainsi, pendant deux ou trois mois, de porter au roi du gibier de la chasse de son maître.

La ruse qu'invente le chat botté pour présenter au roi le marquis de Carabas.

Un jour qu'il sut que le roi devait aller à la promenade sur le bord de la rivière, avec sa fille, la plus belle princesse du monde, il dit à son maître :

— « Si vous voulez suivre mon conseil, votre fortune est faite; vous n'avez qu'à vous baigner dans la rivière, à l'endroit que je vous montrerai, et ensuite me laisser faire. »

Le marquis de Carabas fit ce que son chat lui conseillait, sans savoir où il voulait en venir. Tandis qu'il se baignait, le roi vint à passer, et le Chat se mit à crier de toutes ses forces :

« Au secours! au secours! voilà M. le marquis de Carabas qui se noie! »

A ce cri, le roi mit la tête à la portière, et, reconnaissant le chat qui lui avait apporté tant de fois du gibier, il ordonna à ses gardes qu'on allât vite au secours de M. le marquis de Carabas. Pendant qu'on retirait le pauvre marquis de la rivière, le chat, s'approchant du carrosse, dit au roi que, pendant que son maître se baignait, il était venu des voleurs qui avaient emporté ses habits (le drôle les avait cachés sous une grosse pierre). Le roi ordonna aussitôt à un de ses officiers d'aller chercher un de ses plus beaux habits pour M. le marquis de Carabas. Le roi lui fit mille amabilités. Comme les beaux habits qu'on venait de lui donner relevaient sa bonne mine, il plut fort à la princesse. Le roi voulut qu'il montât dans son carrosse et qu'il fût de la promenade.

Comment le marquis de Carabas passe pour un riche seigneur.

Le chat, ravi de voir que ses ruses réussissaient, prit les devants. Ayant rencontré des paysans qui fauchaient un pré, il leur dit :

— « Bonnes gens, qui fauchez, si vous ne dites pas au roi que le pré que



« AU SECOURS, LE MARQUIS DE CARABAS SE NOIE »

vous fauchez appartient à M. le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. »

Le roi en passant ne manqua pas de demander aux paysans quel était le propriétaire du pré qu'ils fauchaient.

— « C'est à M. le marquis de Carabas », dirent-ils tous ensemble, car la menace du chat leur avait fait peur.

— « Vous avez là une belle prairie », dit le roi au marquis de Carabas.

— « Vous voyez, sire, répondit le marquis ; c'est un pré tout à fait précieux qui rapporte abondamment tous les ans. »

Le maître chat, qui allait toujours devant, rencontra des moissonneurs et leur parla ainsi :

— « Bonnes gens qui moissonnez, si vous ne dites pas que tous ces blés appartiennent à M. le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. »

Le roi, passant un moment après, voulut savoir à qui étaient tous les blés qu'il voyait.

— « C'est à M. le marquis de Carabas », répondirent les moissonneurs.

Et le roi s'en réjouit encore avec le marquis.

Le chat, qui allait toujours devant le carrosse, répétait la même chose à tous ceux qu'il rencontrait ; et le roi était étonné des grands biens de M. le Marquis de Carabas.

Comment le marquis de Carabas devient maître du Château de l'Ogre.

Le Chat Botté arriva enfin dans un beau château dont le maître était un ogre, le plus riche qui soit au monde, car toutes les terres que le roi venait de traverser dépendaient de ce château.

Le chat eut soin de s'informer qui était cet ogre, ce qu'il savait faire et demanda à lui parler, disant qu'il n'avait pas voulu passer si près de son château sans avoir l'honneur de le saluer.

L'ogre le reçut aussi aimablement que le peut un ogre et le fit reposer.

— « On m'a assuré, dit le chat, que vous aviez le don de vous changer en toutes sortes d'animaux ; que vous pouviez, par exemple, vous transformer en lion, en éléphant. »

— « Cela est vrai, répondit l'ogre brusquement, et, pour vous le montrer, vous allez me voir devenir lion. »





LE CHAT BOTTÉ AU CHATEAU DE L'OGRE

Le chat fut si effrayé de se trouver devant un lion qu'il gagna aussitôt les gouttières, non sans peine et sans péril, à cause de ses bottes qui ne valaient rien pour marcher sur les tuiles. Quelque temps après, le lion étant redevenu ogre, le chat descendit du toit et avoua qu'il avait eu bien peur.

— « On m'a assuré, dit le chat, mais je ne saurais le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits animaux ; par exemple, de vous changer en rat, en souris. Je vous avoue que je tiens cela tout à fait impossible. »

— « Impossible ! reprit l'ogre ; vous allez voir. » Et, en même temps, il se changea en une souris qui se mit à courir sur le plancher.

Le chat ne l'eut pas plutôt aperçue qu'il se jeta dessus et la mangea.

Le Marquis de Carabas reçoit le roi dans son château.

Cependant, le roi, qui vit en passant le beau château de l'ogre, voulut y entrer. Le chat, entendant le bruit du carrosse qui roulait sur le pont-levis, courut au devant et dit au roi :

— « Que votre Majesté soit la bienvenue dans le château de M. le Marquis de Carabas. »

— « Comment, Monsieur le Marquis, s'écria le roi, ce château est encore à vous ? Il n'y a rien de plus beau que cette cour et que tous ces bâtiments. Je serais curieux de visiter l'intérieur du château. »

Le Marquis donna la main à la jeune princesse et, suivant le roi qui entra le premier, ils pénétrèrent dans une grande salle où ils trouvèrent une magnifique collation que l'ogre avait fait préparer pour ses amis. Ceux-ci devaient rendre visite à l'ogre le jour même, mais sachant que le roi était au château, ils n'avaient osé entrer.

Le Marquis de Carabas épouse la princesse.

Le roi, charmé des qualités de M. le Marquis de Carabas, émerveillé par ses richesses, lui dit après la collation :

— « Il ne tiendra qu'à vous, Monsieur le Marquis, que vous ne soyez mon gendre. »

Le Marquis, s'inclinant devant le roi, accepta l'honneur qu'il lui faisait et dès le jour même épousa la princesse.

Le chat devint grand seigneur et ne courut plus après les souris que pour se divertir.



LE MARQUIS DE CARABAS ÉPOUSE LA PRINCESSE

LE PETIT CHAPERON ROUGE

L était une fois une petite fille de village, la plus jolie qui fût au monde. Sa mère en était folle et sa grand'mère plus folle encore. Cette dernière lui fit faire un petit chaperon rouge qui lui allait si bien que tout le monde l'appela le Petit Chaperon rouge.

Le Petit Chaperon rouge porte une galette à sa grand'mère malade.

Un jour, sa mère ayant fait des galettes, lui dit :

— « Va voir comment va ta grand'mère, car on m'a dit qu'elle était malade ; porte lui cette galette et ce petit pot de beurre. »

Le Petit Chaperon rouge partit aussitôt pour aller chez sa grand'mère qui demeurait dans un autre village.

Le Petit Chaperon rouge rencontre le Loup.

En passant dans un bois, elle rencontra compère le Loup qui eut bien envie de la manger ; mais la présence de bûcherons qui travaillaient tout à proximité l'en empêcha. Il lui demanda où elle allait. La pauvre enfant, qui ne savait pas qu'il était dangereux de s'arrêter pour écouter le Loup, lui dit :

— « Je vais voir ma grand'mère et je lui porte une galette avec un pot de beurre que ma mère lui envoie. »

— « Demeure-t-elle bien loin ? » lui dit le Loup.

— « Oh ! oui, lui dit le Petit Chaperon rouge ; c'est au delà du moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maison du village. »





LE PETIT CHAPERON ROUGE RENCONTRE LE LOUP

— « Eh bien ! dit le Loup, je veux aller la voir aussi. J'y vais par ce chemin-ci, et toi tu prendras ce chemin-là, et nous verrons qui, des deux, arrivera le premier. »

Le Loup se mit à courir de toutes ses forces par le chemin qui était le plus court. La petite fille s'en alla par le chemin qui était le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après les papillons, à faire des bouquets avec les fleurs qu'elle rencontrait.

Le Loup dévore la grand'mère.

Le Loup ne mit pas longtemps pour arriver à la maison de la grand'mère. Il frappe à la porte : toc, toc !

— « Qui est là ? »

— « C'est votre petite fille, le Petit Chaperon rouge, dit le Loup en contrefaisant sa voix, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. »

La bonne grand'mère qui était couchée, s'étant trouvée un peu malade, lui cria :

— « Tire la chevillette, la bobinette cherra. »

Le Loup tira la chevillette et la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme et la dévora en un rien de temps, car il n'avait pas mangé depuis plus de trois jours. Ensuite, il ferma la porte et alla se coucher dans le lit de la grand'mère.

Le Petit Chaperon rouge arrive chez sa grand'mère.

Le Loup attendait le Petit Chaperon rouge. Quelque temps après, la petite fille vint frapper à la porte. Toc, Toc !

— « Qui est là ? »

Le Petit Chaperon Rouge, en entendant la grosse voix du Loup, eut peur d'abord, mais, croyant que sa grand'mère était enrhumée, répondit :

— « C'est votre petite fille, le Petit Chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. »

Le Loup lui cria en adoucissant un peu sa voix :

— « Tire la chevillette, la bobinette cherra. »





LE LOUP DÉVORE LA GRAND'MÈRE

Le Petit Chaperon rouge tira la chevillette et la porte s'ouvrit. Le Loup, la voyant entrer, lui dit en se cachant sous la couverture :

— « Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche et viens te coucher avec moi. »

Le Petit Chaperon rouge est mangé par le Loup.

Le Petit Chaperon rouge se déshabille et va se mettre au lit. Elle ne reconnaissait pas sa grand'mère, tant elle était changée. Elle lui dit :

— « Grand'mère, que vous avez de grands bras! »

— « C'est pour mieux t'embrasser, ma fille. »

— « Grand'mère, que vous avez de grandes jambes! »

— « C'est pour mieux courir, mon enfant. »

— « Grand'mère, que vous avez de longues oreilles! »

— « C'est pour mieux écouter, mon enfant. »

— « Grand'mère, que vous avez de grands yeux! »

— « C'est pour mieux voir, mon enfant. »

— « Grand'mère, que vous avez de grandes dents! »

— « C'est pour te manger! »

Et, en disant ces mots, le méchant Loup se jeta sur le Petit Chaperon rouge et le mangea.



LE PETIT CHAPERON ROUGE EST ÉTONNÉ

LE PETIT POU CET

L était une fois un bûcheron et une bûcheronne qui avaient sept enfants, tous garçons. Le plus jeune, âgé de sept ans, était de si petite taille qu'on l'avait surnommé le Petit Poucet. Ce pauvre petit était le souffre-douleur de la maison et on lui donnait toujours tort. Cependant, il était le plus fin et le plus avisé de ses frères, et s'il parlait peu, il écoutait beaucoup.

Les parents, poussés par la misère, se décident à abandonner leurs enfants.

Une année, la famine fut si grande que ces pauvres gens résolurent d'abandonner leurs enfants. Un soir, ceux-ci étant couchés, le bûcheron dit à sa femme, le cœur serré de douleur :

— « Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants ; je ne saurais les voir mourir devant mes yeux, aussi je suis résolu de les mener demain perdre au bois. Ce qui sera bien facile, car, tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'aurons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient. »

— « Ah ! s'écria la bûcheronne, pourrais-tu bien toi-même perdre tes enfants ? »

Son mari avait beau lui représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvait y consentir : elle était pauvre, mais elle était leur mère. Cependant, la pensée douloureuse de les voir mourir de faim la décida à accepter ce cruel projet et elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

Une ruse du Petit Poucet.

Le Petit Poucet entendit tout ce qu'ils dirent, car il s'était levé doucement de son lit et s'était glissé sous l'escabeau de son père pour les écouter sans être vu. Il alla se recoucher et ne dormit point le reste de la nuit, songeant à ce qu'il allait faire.

De bon matin il se leva, courut au bord d'un ruisseau où il remplit ses poches de petits cailloux blancs et revint à la maison. On partit. Le Petit Poucet ne dit mot à ses frères de tout ce qu'il savait. Ils allèrent dans une forêt fort touffue où l'on ne pouvait se voir à dix pas de distance. Le bûcheron se mit à couper du bois et ses enfants à ramasser les brindilles pour faire des fagots. Les parents, les voyant occupés à travailler, s'éloignèrent d'eux peu à peu, puis s'enfuirent tout à coup par un sentier détourné.



LE PETIT POUCKET ÉCOUTE SES PARENTS

Lorsque les enfants se virent seuls, ils se mirent à crier et à pleurer de toutes leurs forces. Le Petit Poucet les laissait crier, sachant bien par où il reviendrait à la maison, car, en marchant, il avait laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches. « Ne craignez rien, mes frères, leur dit le Petit Poucet; mon père et ma mère nous ont laissés ici, mais je vous ramènerai bien au logis; suivez-moi seulement. »

Ils le suivirent et il les mena jusqu'à leur maison par le même chemin qu'ils étaient venus dans la forêt.

Pendant ce temps, le seigneur du village avait envoyé au bûcheron dix écus qu'il lui devait. Grâce à cet argent, la bûcheronne acheta des provisions et put nourrir sa famille pendant quelque temps. La joie des parents de revoir leurs enfants dura tant que les dix écus durèrent.

Les enfants perdus dans la forêt.

Lorsque l'argent fut dépensé et la huche vide, le père et la mère résolurent encore de les perdre. Mais cette fois, pour qu'ils ne puissent pas revenir, ils les mèneraient très loin dans la forêt. Le Petit Poucet surprit encore leur secret et il pensa se tirer d'affaire comme la première fois. S'étant levé de bon matin pour aller ramasser des petits cailloux blancs, il trouva malheureusement la porte fermée à double tour. La bûcheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuner, il songea qu'il pourrait se servir des miettes de son pain, au lieu de cailloux.

Le père et la mère les conduisirent dans l'endroit le plus profond et le plus obscur de la forêt et les laissèrent là. Le Petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyait reconnaître son chemin.

Mais il fut bien surpris de ne pas retrouver une seule miette : les oiseaux avaient tout mangé. La nuit vint, il s'éleva un grand vent qui les épouvanta, car ils croyaient entendre des hurlements de loups; une grosse pluie les transperça jusqu'aux os; ils glissaient à chaque pas et tombaient dans la boue. Plus ils marchaient, plus ils s'enfonçaient dans la forêt.

Enfin, le Petit Poucet grimpa au haut d'un arbre pour voir s'il ne découvrirait rien, et il aperçut une petite lueur qui était bien loin, au delà de la forêt. Il descendit de l'arbre. Ayant marché quelque temps avec ses frères dans la direction de la lumière, il arriva à une maison.

Chez l'Ogre.

Ils frappèrent à la porte et une bonne femme vint leur ouvrir. Le Petit Poucet lui raconta qu'ils étaient de pauvres enfants perdus dans la forêt et qu'ils venaient demander l'hospitalité. Cette femme, les voyant si jolis, se mit à pleurer et leur dit :



LE PETIT POUCKET RETROUVE SON CHEMIN

— « Hélas ! mes pauvres enfants, où êtes-vous venus ? Vous ne savez pas que c'est ici la maison d'un ogre qui mange les petits enfants ? »

— « Hélas ! madame, répondit le Petit Poucet, que ferons-nous ? Les loups nous dévoreront si nous retournons dans la forêt. Eh ! bien, nous aimons mieux que ce soit monsieur qui nous mange ; peut-être qu'il aura pitié de nous. »

La femme de l'ogre, croyant qu'elle pouvait les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer et les mena se chauffer auprès d'un bon feu où rôtissait un mouton tout entier pour le souper de l'ogre.

L'arrivée de l'Ogre.

Tout à coup, ils entendirent frapper trois ou quatre grands coups à la porte : c'était l'ogre qui revenait. Aussitôt, sa femme les fit cacher sous le lit et alla ouvrir. L'ogre se mit à table. Pendant qu'il mangeait, il flairait à droite et à gauche, disant qu'il sentait la chair fraîche.

— « Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois », reprit l'ogre en regardant sa femme de travers. En disant ces mots, il se leva de table et alla droit au lit.

— « Ah ! dit-il, tu veux me tromper, maudite femme ! Je ne sais ce qui me retient de ne pas te manger aussi. »

Il les tira de dessous le lit l'un après l'autre. Ces pauvres enfants se mirent à genoux en lui demandant pardon. Mais ils ne savaient pas qu'ils avaient affaire au plus cruel de tous les ogres. L'ogre alla prendre un grand couteau et l'aiguisa sur une longue pierre. Il en avait déjà empoigné un, lorsque sa femme lui dit :

— « Que voulez-vous faire ? Vous avez encore tant de viande : voilà un veau, deux moutons et la moitié d'un cochon. »

— « Tu as raison, dit l'ogre ; donne-leur bien à manger, afin qu'ils ne maigrissent pas, et va les mener coucher. »

Les enfants ne purent manger, tant ils étaient saisis de peur. Quant à l'ogre, il se remit à table, but plus que de coutume, ce qui l'obligea à aller se coucher.

Une nouvelle ruse du Petit Poucet sauve encore ses frères.

L'ogre avait sept filles qui n'étaient encore que des enfants. Ces petites ogresses avaient des petits yeux gris tout ronds, le nez crochu et une grande bouche avec de longues dents fort aiguës. Elles n'étaient pas encore méchantes, mais elles promettaient beaucoup, car elles mordaient déjà les petits enfants pour en sucer le sang. Elles étaient couchées toutes les sept dans un grand lit, ayant chacune une couronne d'or sur la tête. Il y avait dans la même chambre un autre lit de la même grandeur. Ce fut dans ce lit que la femme de l'ogre mit coucher les sept petits garçons.

Le Petit Poucet, craignant que l'ogre ne se ravisât et vînt les égorger, se leva



L'OGRE SENT LA CHAIR FRAICHE

vers le milieu de la nuit et, bien doucement, échangea les couronnes des petites filles pour les bonnets de coton de ses frères et le sien. La chose réussit comme il l'avait pensé. L'ogre, s'étant réveillé et regrettant de ne pas avoir tué les petits garçons, monta à tâtons à la chambre de ses filles, s'approcha du lit où se trouvaient le Petit Poucet et ses frères. Il sentit les couronnes d'or : « Vraiment, dit-il, j'allais faire un bel ouvrage ! Je vois bien que j'ai bu trop hier au soir. »

Il alla ensuite au lit de ses filles où, ayant palpé les bonnets des garçons : « Ah ! les voilà, dit-il, nos gaillards. » En disant ces mots, il coupa la gorge à ses sept filles, puis, fort content de son travail, il alla se recoucher.

Les enfants s'enfuient de la maison de l'Ogre. — L'Ogre les poursuit.

Aussitôt, le Petit Poucet, qui ne dormait pas, réveilla ses frères et leur dit de s'habiller rapidement et de le suivre. Ils coururent presque toute la nuit, toujours tremblant que l'ogre ne les poursuivît.

Le matin, l'ogresse s'évanouit en apercevant ses sept filles égorgées.

— « Ah ! qu'ai-je fait là ? s'écria l'ogre. Ils me le paieront les misérables ! Donne-moi vite mes bottes de sept lieues afin que j'aie les attraper. »

Il se mit en campagne, et, après avoir couru de tous côtés, il entra enfin dans le chemin où marchaient ces pauvres enfants qui n'étaient plus qu'à cent pas de la maison de leur père. Ils virent l'ogre qui allait de montagne en montagne et qui passait les rivières aussi facilement que vous un ruisseau.

Enfin, les enfants sont hors de danger et le Petit Poucet revient à la maison chargé de richesses.

Le Petit Poucet aperçut un rocher creux ; il y fit cacher ses frères et s'y glissa aussi. Étant très fatigué, l'ogre se reposa et s'endormit justement sur ce rocher. Les frères du Petit Poucet, tremblant de tous leurs membres, se crurent perdus. S'étant approché de l'ogre, le Petit Poucet lui tira doucement ses bottes et les chaussa aussitôt. (Ces bottes, étant fées, avaient le don de s'agrandir ou de s'apetisser à volonté). Pendant ce temps, ses frères s'enfuyaient de leur cachette pour retrouver leurs parents.

Puis, le Petit Poucet alla droit à la maison de l'ogre où sa femme pleurait auprès de ses filles égorgées.

— « Votre mari, lui dit le Petit Poucet, est en grand danger. Il a été pris par une troupe de voleurs qui ont juré de le tuer s'il ne leur donne tout son or et tout son argent. Il m'envoie auprès de vous pour que vous me remettiez tout ce qu'il possède. »

La femme de l'ogre, fort effrayée, lui confia aussitôt tout ce qu'elle avait. Le Petit Poucet, chargé de toutes les richesses de l'ogre, s'en revint au logis de son père où il fut reçu avec bien de la joie.



L'OGRE CHERCHE LE PETIT POUCKET ET SES FRÈRES

BARBE-BLEUE

IL était une fois un homme fort riche possédant de belles maisons à la ville et à la campagne, de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles magnifiques et des carrosses tout dorés. Mais, par malheur, cet homme avait la barbe bleue. Cela le rendait si laid et si terrible qu'il n'était ni femme, ni fille qui ne s'enfuît devant lui.

Cependant Barbe-Bleue se marie.

Une de ses voisines, dame de la noblesse, avait deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en mariage, en lui laissant le choix de celle qu'elle voudrait lui donner. Elles n'en voulaient point toutes deux et se le renvoyaient l'une l'autre, ne pouvant se résoudre à prendre un homme qui avait la barbe bleue et qui, de plus, avait déjà épousé plusieurs femmes, toutes disparues mystérieusement.

Barbe-Bleue, pour faire connaissance, les mena avec leur mère et trois ou quatre de leurs meilleures amies et quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de campagne où l'on demeura huit jours entiers. Ce n'était que promenades, parties de chasse et de pêche, festins et collations. On ne dormait point; on passait toute la nuit à s'amuser, à se faire des niches, à danser. Enfin, tout alla si bien que la cadette commença à trouver que le maître du logis n'avait plus la barbe si bleue et que c'était un fort honnête homme. Dès le retour à la ville, le mariage fut conclu.

Barbe-Bleue part en voyage.

Au bout d'un mois, Barbe-Bleue dit à sa femme que, pour une affaire importante, il était obligé de faire un voyage en province de six semaines au moins. Il la pria de bien se divertir pendant son absence. Il l'engagea à faire venir ses amies, à les emmener à la campagne si elle le désirait et que partout elle fit bonne chère.

— « Voici, lui dit-il, les clefs de deux grands garde-meubles; voici celle de la vaisselle d'or et d'argent qui ne sert pas tous les jours; voici celle de mes coffres-forts où est mon or et mon argent, celle de mes cassettes où sont mes pierreries et voici le passe-partout de tous mes appartements. Quant à cette petite clef, elle permet d'entrer dans le cabinet, au bout de la grande galerie de l'appartement bas. Ouvrez tout, allez partout.



DE GRANDES FÊTES ONT LIEU AU CHATEAU DE BARBE-BLEUE

Importante recommandation de Barbe-Bleue à sa femme.

« Mais, pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer et je vous le défends de telle sorte que, s'il vous arrive de l'ouvrir, vous pourrez tout attendre de ma colère. »

Elle promit d'observer exactement tout ce qui lui avait été ordonné. Après l'avoir embrassée, il monta dans son carrosse et partit.

Les voisines et les amies, ayant eu connaissance de l'absence de Barbe-Bleue, n'attendirent pas qu'on allât les chercher, tant elles étaient curieuses de voir toutes les richesses de celui qui leur faisait tant peur. Les voilà parcourant les chambres, ne cessant d'admirer la beauté des tapisseries, des lits, des sofas, des guéridons, des tables et des miroirs où l'on se voyait des pieds jusqu'à la tête. Elles ne cessaient pas d'envier le bonheur de leur amie qui, cependant, ne se divertissait point à montrer toutes ces richesses, impatiente qu'elle était d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas.

La curiosité pousse la femme de Barbe-Bleue à pénétrer dans le cabinet défendu.

Sans se soucier qu'il était malhonnête de quitter la compagnie, elle descendit avec précipitation par un escalier dérobé. Étant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque temps, songeant à la défense que son mari lui avait faite et qu'il pourrait lui arriver malheur d'avoir été désobéissante. Mais la tentation était si forte qu'elle ne put la surmonter. Elle prit donc la petite clef et ouvrit en tremblant la porte du cabinet.

Elle recula d'horreur. Le plancher était tout couvert de sang dans lequel se miraient les corps de plusieurs femmes mortes pendues au mur. C'étaient toutes les femmes de Barbe-Bleue qu'il avait égorgées l'une après l'autre. Elle crut mourir de peur et, dans son trouble, elle laissa tomber la clef qu'elle venait de retirer de la serrure.

La clef reste tachée de sang.

Après avoir repris ses sens, elle ramassa la clef, referma la porte et monta à sa chambre pour se remettre un peu. Ayant remarqué que la clef était tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois, mais le sang ne s'en allait point. Elle eut beau la laver, la frotter avec du sable, rien n'y fit : quand le sang disparaissait d'un côté, il revenait de l'autre.

Retour de Barbe-Bleue.

Barbe-Bleue fut de retour de son voyage, le soir même. En chemin, il avait reçu des lettres lui annonçant que son affaire était terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui montrer qu'elle était très heureuse de le revoir. Le lendemain, il lui demanda les clefs; elle les lui donna, mais d'une main si tremblante qu'il devina sans peine tout ce qui s'était passé.

— « Pourquoi, lui dit-il, la clef du cabinet n'est-elle point avec les autres ? »





BARBE-BLEUE CONFIE A SA FEMME LES CLÈS DU CHATEAU

- « Probablement, je l'ai laissée là-haut sur ma table, dit-elle. »
 — « Ne manquez pas, dit Barbe-Bleue, de me la donner tantôt. »

Il fallut qu'il réclamât la clef plusieurs fois pour qu'elle la lui remît. Barbe-Bleue, l'ayant examinée, dit à sa femme :

- « Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef ? »
 — « Je n'en sais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort. »

Barbe-Bleue va tuer sa femme.

— « Vous n'en savez rien ? », reprit Barbe-Bleue. « Je le sais bien, moi ; vous avez voulu, malgré ma défense, entrer dans le cabinet. Eh ! bien, madame, vous serez punie ; vous irez prendre place auprès des dames que vous y avez vues. »

Elle se jeta aux pieds de son mari, en pleurant et en lui demandant pardon, avec toutes les marques d'un vrai repentir de n'avoir pas été obéissante. Mais Barbe-Bleue avait un cœur plus dur qu'un rocher.

- « Il faut mourir, madame, et tout de suite. »
 — « Puisqu'il faut mourir, répondit-elle en le regardant, les yeux baignés de larmes, donnez-moi quelques instants pour prier Dieu. »
 — « Je vous donne dix minutes, reprit Barbe-Bleue, mais pas une minute de plus. »

Lorsqu'elle fut seule, elle appela sa sœur et lui dit :

— « Ma sœur Anne, je t'en supplie, monte en haut de la tour pour m'annoncer l'arrivée de mes frères. Ils m'ont promis qu'ils viendraient me voir aujourd'hui ; et, si tu les aperçois, fais-leur signe de se hâter. »

Sur la tour, sa sœur Anne guette l'arrivée de ses frères.

Sa sœur monta sur la tour et la pauvre affligée lui criait de temps en temps :

- « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »
 Et la sœur Anne lui répondait :
 — « Je ne vois que le ciel qui poudroie et l'herbe qui verdoie. »

Cependant, Barbe-Bleue tenant un grand coutelas à la main, lui criait de toutes ses forces :

- « Descends vite, ou je monterai là-haut. »
 — « Par pitié, encore un moment », lui répondit sa femme.
 Puis aussitôt, elle reprenait :
 — « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »



« ANNE, MA SŒUR ANNE, NE VOIS-TU RIEN VENIR ? »

Et la sœur Anne répliquait :

— « Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie. Cependant, j'aperçois une grande poussière qui vient de ce côté. »

— « Est-ce que ce sont mes frères ? »

— « Hélas ! non, ma sœur, c'est un troupeau de moutons. »

— « Ne veux-tu pas descendre ? » cria Barbe-Bleue.

— « Je vous en supplie, encore un petit moment » répondit sa femme et elle ajouta tout bas : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? ».

Les deux frères arrivent au secours de leur sœur.

— « Je vois, répondit-elle, deux cavaliers qui viennent de ce côté, mais ils sont bien loin encore. »

— « Dieu soit loué ! s'écria-t-elle un moment après, ce sont mes frères. »

— « Je leur fais signe tant que je peux de se hâter. »

Barbe-Bleue cria si fort que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit et alla se jeter à ses pieds tout en pleurs et toute échevelée.

— « Cela ne sert à rien, dit Barbe-Bleue ; il faut mourir. »

Puis, la prenant d'une main par les cheveux et de l'autre, levant le coutelas, il allait lui abattre la tête. Se retournant vers lui, elle l'implora de lui accorder encore un instant pour prier.

— « Non, non, dit-il, c'est fini, recommande-toi bien à Dieu » et, levant son bras...

Les deux frères tuent Barbe-Bleue.

A cet instant, on frappa si fort à la porte que Barbe-Bleue s'arrêta net. On ouvrit et aussitôt on vit entrer deux cavaliers qui, mettant l'épée à la main, coururent droit sur Barbe-Bleue. Il reconnut les frères de sa femme, l'un dragon et l'autre mousquetaire. Il voulut s'enfuir. Mais les deux frères le poursuivirent et l'attrapèrent avant qu'il pût gagner le perron. Ils lui passèrent l'épée au travers du corps et le laissèrent mort. La pauvre femme, plus morte que vivante, n'eut pas la force de se lever pour embrasser ses frères.

Fin de Barbe-Bleue.

La femme de Barbe-Bleue hérita des biens de son mari. Elle en employa une partie à marier sa jeune sœur Anne avec un gentilhomme dont elle était aimée depuis longtemps, une autre partie à acheter des charges de capitaine à ses deux frères. Le reste lui permit d'épouser un fort honnête homme qui lui fit oublier le méchant Barbe-Bleue.



DEUX CAVALIERS ENTRÈRENT, L'ÉPÉE A LA MAIN

LA BELLE AU BOIS DORMANT

L y avait une fois un roi et une reine qui n'avaient pas d'enfants; aussi furent-ils transportés de joie par la venue au monde d'une mignonne petite fille. On fit un beau baptême. On donna pour marraines à la petite princesse toutes les fées du pays. Il s'en trouva sept. Chacune d'elles lui faisant un don, comme c'était la coutume des fées en ce temps-là, la princesse eut par ce moyen toutes les perfections inimaginables.

Après les cérémonies du baptême, toute la compagnie revint au palais du roi, où il y avait un grand festin pour les fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un étui d'or massif qui contenait une cuiller, une fourchette et un couteau d'or fin, garnis de diamants et de rubis.

Arrivée d'une vieille fée qu'on avait oubliée.

Comme chacun prenait place à table, on vit entrer une vieille fée qu'on n'avait pas invitée, parce qu'il y avait plus de cinquante ans qu'elle n'était sortie d'une tour et qu'on la croyait morte ou enchantée. Le roi lui fit apporter un couvert; mais il fut impossible de lui donner un étui d'or massif comme aux autres, parce qu'il n'en avait été commandé que sept pour les sept fées.

La vieille fée crut qu'on la méprisait et grommela quelques menaces entre ses dents. Une des jeunes fées se trouvant auprès d'elle, l'entendit. Jugeant qu'elle pourrait donner quelque don fâcheux à la petite princesse, elle alla, dès qu'on fut sorti de table, se cacher derrière la tapisserie. Ainsi pourrait-elle parler la dernière et réparer, autant qu'il lui serait possible, le mal fait par la vieille fée.

Les dons des fées.

Les fées commencèrent à gratifier la princesse de leurs dons. La plus jeune assura qu'elle serait la plus belle personne du monde; la deuxième, qu'elle aurait de l'esprit; la troisième, qu'elle apporterait une grâce admirable dans toutes ses actions; la quatrième, qu'elle danserait parfaitement bien; la cinquième, qu'elle chanterait comme un rossignol, et la sixième, qu'elle jouerait de tous les instruments à la perfection.

Le tour de la méchante fée étant venu, elle annonça, en branlant la tête, que la princesse se percerait la main d'un fuseau et qu'elle en mourrait. Cette terrible prédiction fit frémir toute la compagnie et tout le monde pleura. A ce moment, la jeune fée sortit de derrière la tapisserie et dit à haute voix :



LA PRINCESSE A POUR MARRAINES TOUTES LES FÉES DU PAYS

— « Rassurez-vous, roi et reine; votre fille n'en mourra pas. Il est vrai que je n'ai pas assez de pouvoir pour défaire entièrement ce que mon ancienne a prédit. Oui, la princesse se perçera la main d'un fuseau; mais, au lieu d'en mourir, elle tombera seulement dans un profond sommeil qui durera cent ans; puis le fils d'un roi viendra la réveiller. »

Le roi, pour empêcher le malheur d'arriver, fit annoncer aussitôt qu'il défendait de filer au fuseau et d'avoir même des fuseaux chez soi, sous peine de mort.

La prédiction de la méchante fée se réalise.

Quinze ou seize ans après, le roi et la reine se trouvaient en province dans un de leurs châteaux. Un jour, la jeune princesse se promenait dans le palais, allant de chambre en chambre. Elle monta jusqu'au haut d'un donjon, dans une misérable pièce où une bonne vieille était seule à filer sa quenouille. Cette bonne femme n'avait point entendu parler des défenses que le roi avait faites de filer au fuseau.

— « Que faites-vous là, ma bonne vieille? dit la princesse. »

— « Je file, ma belle enfant », lui répondit-elle, ne la connaissant pas.

— « Ah! que ce doit être amusant! reprit la princesse. Comment faites-vous? Attendez, je vais essayer d'en faire autant. »

Elle n'eut pas plus tôt pris la quenouille que, étourdie comme elle était, elle s'en perça la main et tomba évanouie. La bonne vieille, bien embarrassée, crie au secours. On vient de tous côtés; on jette de l'eau au visage de la princesse, on lui frappe dans les mains; mais rien ne la faisait revenir. Alors, le roi, qui était monté au bruit, se souvint de l'arrêt de la méchante fée. Il fallait donc que ce malheur arrivât.

La princesse endormie pour cent ans.

Il fit mettre la princesse dans le plus bel appartement du palais, sur un lit en broderie d'or et d'argent. Comme la princesse était belle! On l'aurait prise pour une divinité; car son évanouissement n'avait point fait disparaître les couleurs vives de son teint; ses joues étaient d'un beau rose tendre et ses lèvres de corail. Elle avait seulement les yeux fermés; mais on l'entendait respirer doucement, preuve qu'elle n'était pas morte. Le roi ordonna qu'on la laissât dormir en repos, jusqu'à ce que son heure fût venue de se réveiller.

La bonne fée, qui lui avait sauvé la vie en la condamnant à dormir cent ans, était dans le royaume de Matabin, à douze mille lieues de là, lorsque l'accident arriva à la princesse. Mais elle en fut avertie en un instant par un petit nain chaussé de bottes de sept lieues. La fée partit aussitôt et on la vit au bout d'une heure arriver sur un charriot de feu traîné par des dragons.



UNE VIEILLE FÉE PRÉDIT LA MORT DE LA PRINCESSE
UNE JEUNE FÉE RASSURE LES PARENTS

**Tout le château s'endort aussi au toucher de la baguette
de la bonne fée.**

La fée approuva tout ce qui avait été fait. Mais, comme elle était prévoyante, elle pensa que la princesse serait bien embarrassée si elle se trouvait seule dans ce château lorsqu'elle viendrait à se réveiller. Voici ce qu'elle fit. Elle toucha de sa baguette tout ce qui était dans le palais (à l'exception du roi et de la reine) : gouvernantes, filles d'honneur, femmes de chambres, officiers, maîtres d'hôtel, cuisiniers, marmitons, gardes, suisses, pages, valets de pied; elle toucha aussi tous les chevaux qui étaient dans les écuries, avec les palefreniers, les gros mâtins de la basse-cour et la petite chienne de la princesse qui était auprès d'elle sur son lit. Dès le contact de la baguette, hommes et bêtes s'endormaient et ils ne devaient se réveiller qu'en même temps que leur maîtresse, afin d'être prêts à la servir quand elle en aurait besoin. Les broches mêmes, qui étaient au feu, toutes garnies de perdrix et de faisans, s'endormirent et le feu aussi. Tout cela fut fait rapidement : les fées ne sont pas longues à leur besogne.

**Le roi et la reine en larmes quittent le château où repose leur enfant
qu'ils ne reverront jamais.**

Le roi et la reine, après avoir embrassé leur chère enfant sans qu'elle s'éveillât, sortirent du château. Ils firent défendre d'en approcher. Cette mesure n'était pas nécessaire, car, dans un quart d'heure, il poussa tout autour du château un nombre si prodigieux de grands arbres et de petits, de ronces et d'épines entrelacées, que ni bête, ni homme n'étaient capables de les traverser. Du château, on ne voyait plus que le haut des tours, encore n'était-ce que de bien loin. La princesse était bien gardée.

**Cent ans après, le fils d'un roi se trouve en présence
du château mystérieux.**

Au bout de cent ans, le fils du roi qui régnait alors et qui était d'une autre famille que la princesse endormie, vint à la chasse du côté du château. Il fut surpris d'apercevoir des tours au-dessus d'un grand bois fort épais. Chacun lui répondit à sa façon. Les uns disaient que c'était un vieux château où il revenait des esprits; d'autres, que tous les sorciers de la contrée y faisaient leur sabbat. Mais le plus grand nombre supposait qu'un ogre y demeurait, qu'il y apportait tous les enfants qu'il pouvait attraper pour pouvoir les manger à son aise, sans qu'on pût le suivre, ayant seul le pouvoir de se frayer un passage à travers les ronces et les épines. Le prince ne savait lesquels croire, lorsqu'un vieux paysan s'avança et parla ainsi :





LA BONNE FÉE ENDORT TOUT LE PERSONNEL DU CHATEAU

— « Mon prince, il y a plus de cinquante ans que j'ai entendu raconter à mon père qu'il y avait dans ce château une princesse d'une rare beauté, qu'elle devait y dormir cent ans et qu'elle serait réveillée par le fils d'un roi qu'elle devait épouser. »

Le prince à la recherche de la Belle au bois dormant.

Ces paroles enthousiasmèrent le prince. Il supposa qu'il pourrait mettre fin à une si belle aventure. Poussé par l'amour et par la gloire, il résolut sur-le-champ de pénétrer dans le château. A peine s'était-il avancé vers le bois que tous ces grands arbres, ces ronces et ces épines s'écartèrent d'eux-mêmes pour le laisser passer. Il marcha vers le palais qu'il apercevait à l'extrémité d'une grande avenue. Se retournant, il fut surpris de se trouver seul : personne de ses gens ne l'avait pu suivre, car les arbres s'étaient aussitôt rapprochés après son passage. Cependant, il n'eut pas peur et il continua son chemin : un prince jeune et amoureux est toujours vaillant.

Il entra dans une grande cour où tout ce qu'il vit aurait pu le saisir d'effroi. Là, régnait un silence affreux ; l'image de la mort s'y présentait partout. Ce n'étaient que des corps étendus d'hommes et d'animaux inanimés. Il reconnut pourtant aux nez bourgeonnés et à la face vermeille des suisses qu'ils n'étaient pas morts. Leurs tasses, où restaient encore quelques gouttes de vin, indiquaient qu'ils s'étaient endormis en buvant.

Le prince pénètre dans les appartements de la Belle au bois dormant.

Il passa dans une autre cour pavée de marbre. Puis il monta l'escalier, entra dans la salle des gardes qui formaient la haie, la carabine sur l'épaule, et ronflaient tant qu'ils pouvaient. Il traversa plusieurs chambres pleines de gentilshommes et de dames dormant tous, les uns debout, les autres assis.

Il pénétra dans une chambre toute dorée et vit sur un lit, dont les rideaux étaient ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il n'avait jamais vu : une princesse qui paraissait avoir quinze ou seize ans et dont l'éclat avait quelque chose de divin. Il s'approcha en tremblant, rempli d'admiration et se mit à genoux auprès d'elle.

Le réveil de la Belle au bois dormant.

Alors, comme l'enchantement avait pris fin, la princesse s'éveilla et, le regardant, elle lui dit avec tendresse :

— « Êtes-vous mon prince? vous vous êtes fait bien attendre. »

Le prince, charmé, ne savait comment lui témoigner sa joie et sa reconnaissance,



LE PRINCE PÉNÈTRE DANS LE CHATEAU

il l'assura qu'il l'aimait plus que lui-même. Bien qu'il y avait quatre heures qu'ils se parlaient, ils ne s'étaient pas encore entretenus de la moitié des choses qu'ils avaient à se dire.

Pendant ce temps, tout le palais s'était réveillé avec la princesse et tout le monde mourait de faim. La dame d'honneur s'impacienta et annonça que le couvert était mis. Le prince aida la princesse à se lever ; elle était vêtue magnifiquement ; mais il se garda bien de lui dire qu'elle était habillée comme sa grand'mère, à l'ancienne mode ; cependant, elle n'en était pas moins belle.

Le prince épouse la princesse.

Ils passèrent dans le salon des miroirs et y soupèrent, servis par les officiers de la princesse. Les violons et les hautbois firent entendre de vieux opéras fort charmants quoiqu'il y eût plus de cent ans qu'on ne les jouait plus.

Après souper, le grand aumônier les maria dans la chapelle du château.

Le prince, dès le lendemain, retourna à la ville où son père devait être en peine de lui. Il ne lui dit rien de cette aventure, et moins encore à sa mère qui était une ogresse.

L'ogresse veut manger la princesse et ses deux enfants.

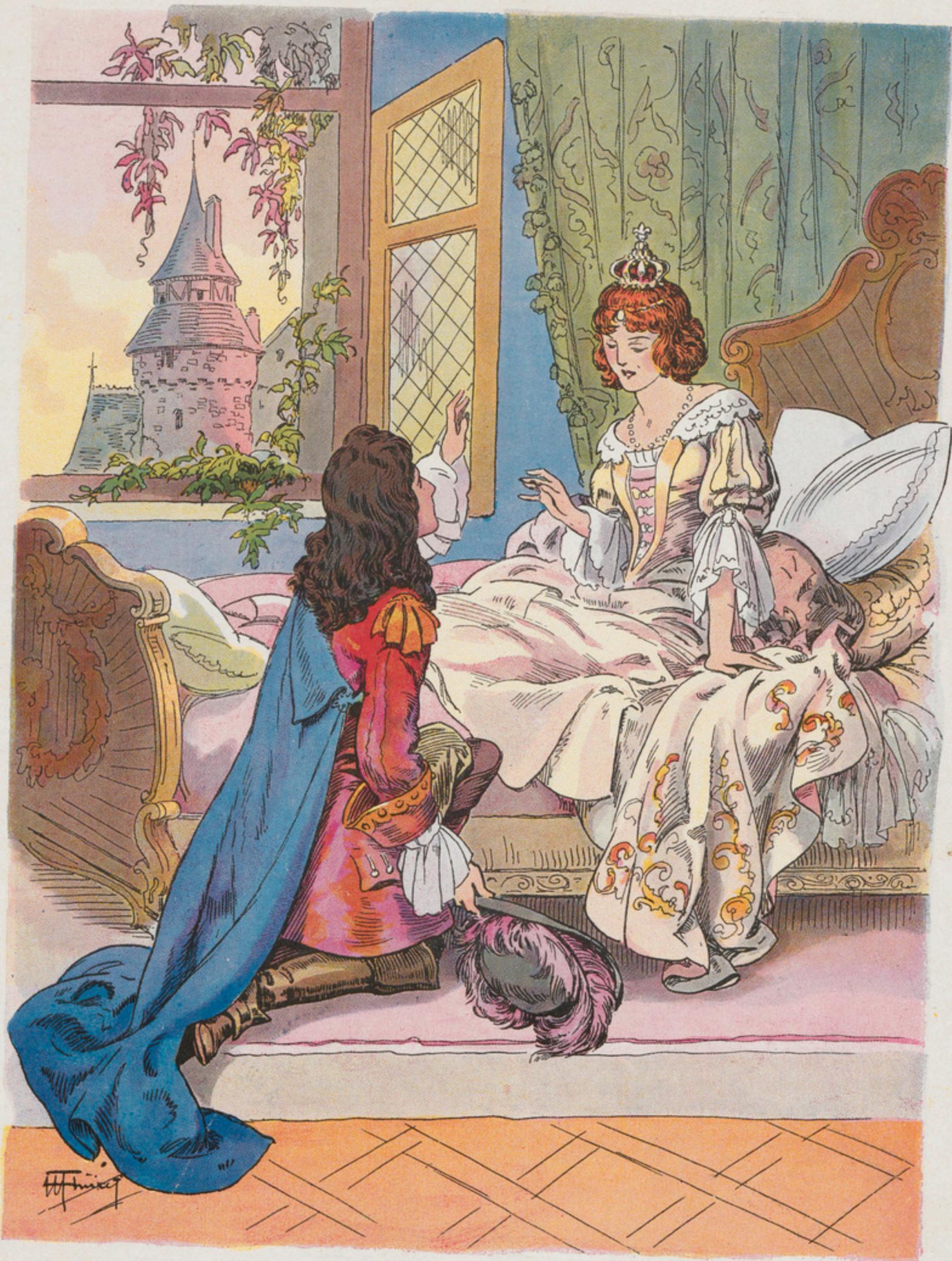
Un peu plus tard, le roi son père étant mort, le prince fit venir sa femme à la cour, ainsi que les deux enfants qui lui étaient nés : une fille, nommée Aurore et un fils appelé le Jour. Peu de temps après, le roi alla faire la guerre et laissa la régence à la reine sa mère. Celle-ci dit un soir à son maître d'hôtel : « Je veux manger demain la petite Aurore. » Le pauvre homme, pris de pitié, tua un jeune agneau à la place. La reine l'assura qu'elle n'avait jamais rien mangé de si bon.

Huit jours après, la méchante reine s'écria : « Je veux manger le petit Jour. » Le maître d'hôtel usa du même stratagème. Mais il fut fort embarrassé lorsque l'ogresse lui demanda de lui servir la jeune reine à la même sauce. Il parvint cependant à la cacher chez lui où elle retrouva ses deux enfants qu'elle croyait à tout jamais perdus.

La délivrance de la princesse et de ses enfants.

Mais la méchante reine ayant, par hasard, découvert la supercherie, fit venir une grande cuve pleine de bêtes cruelles pour y faire jeter les coupables. Ceux-ci allaient subir leur supplice lorsque le roi entra inopinément. De dépit, la méchante reine se laissa tomber dans la cuve et fut dévorée en un instant.





LE PRINCE DEMANDE LA BELLE AU BOIS DORMANT EN MARIAGE

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Cendrillon	2
Peau-d'Ane	10
Le Chat botté	18
Le Petit Chaperon rouge	26
Le Petit Poucet	32
Barbe-Bleue.	40
La Belle au bois dormant	48





